

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Luc SEYLAC

Echos de la journée Chappaz : Hommage

Dans Echos de Saint-Maurice, 1999, tome 94a, p. 63-68
Numéro spécial centenaire « Cent ans d'Echos »

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Hommage

par Jean-Luc Seylaz

Cher Maurice Chappaz,
Chers amis de Maurice Chappaz,

Quand Monsieur Fournier m'a demandé de venir vous présenter Maurice Chappaz, j'ai été un peu embarrassé. Et d'abord est-ce que l'on doit présenter Maurice Chappaz dans ce Collège où il s'est formé, qu'il a illustré et dont les élèves se sont merveilleusement et spectaculairement solidarisés avec lui au pire de la tourmente ? Je me suis longuement replongé dans cette oeuvre, me demandant que faire. J'ai finalement décidé de découper une tranche dans cette longue vie poétique, soit de 1944 à 1976, du premier recueil publié aux *Maquereaux des cimes blanches*. Pour y butiner à loisir en dégageant deux ou trois motifs qui me paraissent importants. Et bien sûr pour faire entendre la voix de Maurice Chappaz. Ces propos pourraient s'intituler « Les deux Valais de Maurice Chappaz ou de l'idylle à l'imprécation ».

Tout commence avec deux recueils : *Les Grandes Journées de Printemps* (1944) et *Verdures de la Nuit* (1945 mais nous savons que les poèmes ont été composés entre 1939 et 1943). *Verdures de la Nuit*, c'est un Valais édénique, un paradis à la fois rêvé et vécu dans un parfait accord de tout et avec tout : le passé, le présent et l'avenir, le jour et la nuit, le corps et l'âme, la nature et la culture. Ce dont témoignent certaines strophes qui sont le simple inventaire d'une plénitude :

Il y a des champs de maïs des abricotiers
de sauvages fourrés
un vent violemment froid et suave
souffle des montagnes ombreuses
les villages sont blottis à l'entrée des gorges
des femmes vont puiser de l'eau
des pêcheurs jettent de longues lignes
d'un fil bleu argent et acier
dans une baie déserte
une légère teinte de safran touche l'étendue
la terre pareille à la colombe.

Et aussi ce que l'on pourrait appeler une temporalité heureuse, dans ces strophes où l'évocation de l'errance se fait indifféremment au présent et au passé. Parce que ce qui fut est encore. Et que la vie tient ses promesses.

C'est ce que disent aussi *Les Grandes Journées de Printemps* qui racontent les errances d'un petit groupe d'amis qui furent tous des élèves du Collège de l'Abbaye (René Houriet, Gabriel Chevalley, Maurice Chappaz) auxquels se joint un de leurs anciens maîtres, Alexis Peiry. Errance qui est aussi la quête d'une femme, dans un climat de féerie (« une jeunesse comme une légende », dira Philippe Jaccottet). Au terme de laquelle Léonard (Maurice Chappaz) fera la conquête de Véra (Corinna Bille ou Fifon à qui le texte est dédié).

Un peu moins de dix ans plus tard (avec le *Testament du Haut-Rhône*, 1953), ce sera la fin de l'enchantement. « Le cristal de toute cette vie allait se rompre ».

Nous étions de petits maîtres apolliniens mais les souffles de la Destinée nous ont brisés, renversés et ainsi se sont brisés les villages de l'anémone, les vases d'où coulent le lait et le miel. (...) La paix de la couvée paysanne est finie. Le crayon des marchands a rayé les chances des lents. La société d'un seul livre s'effrite.

Et commence, dans l'oeuvre de Chappaz, un long débat entre le Valais qu'il a encore connu et ce qu'en ont fait le progrès, la civilisation mécanique et les promoteurs affamés de profit. Ou, pour rester dans le registre du poète, entre les maigres et les gras.

Je pose dès lors deux questions auxquelles je tenterai de répondre. La réconciliation entre ces deux mondes est-elle possible ? Et que va-t-il advenir du lyrisme qui soulevait Maurice Chappaz quand il écrivait *Verdures de la Nuit* ?

Mais avant de poursuivre je voudrais relever, dans ce premier recueil, un de ces motifs qui m'intéressent : l'intense présence des images bibliques. C'est la terre de Chanaan, les jardins de l'Euphrate, la femme d'Abraham, le lait des Bédouins, les cris de la harpe, les fruits de la connaissance. Ou encore le lait et le miel, image qui revient souvent sous la plume de Maurice Chappaz. C'est, vous le savez, la définition biblique du pays de Chanaan. - Je me souviens d'avoir dormi une nuit dans un petit bourg du Péloponnèse nommé Meligala. Et j'ai connu au Liban un village de montagne qui s'appelle Hassal u Leben (soit le miel et le lait caillé).

Et si l'évolution phonétique a voulu que, vocable venu de deux langues différentes, Sion désigne à la fois la colline du Temple conquise par le roi David et le chef-lieu du Valais, ce n'est pas pour Maurice Chappaz un hasard mais un signe : de cette incarnation que représente pour lui le Valais paysan qui fut longtemps la société d'un seul livre.

Cette force qu'il y a dans la bouche et qui s'est toujours tue
et ne s'est ouverte que pour les psaumes et les prophètes
latins et patois.
Cette voix d'orgue et d'harmonica.

« Un Valais roman, sans d », comme il le précise dans l'introduction au *Portrait des Valaisans*. Car la Bible, la liturgie, c'est aussi le latin. C'est en latin qu'on prie et qu'on croit chez Maurice Chappaz. Même de façon un peu bouffonne : « Sancta Maria muscat plena » dit le soûlon. Et je remarque - c'est un signe - que Chappaz ne traduit pas les citations latines, et par exemple le *In paradisum te deducant angeli* de l'Office des morts (une façon de dire que ce latin liturgique est toujours vivant et compris). Tout comme je trouve significatif que le *Portrait*, plein d'anecdotes savoureuses, d'histoires de présidents, d'élections, de curés bons vivants, soit placé par son premier chapitre sous le signe du latin le plus sacré, avec l'évocation pathétique de ce père de l'Abbaye qui, dans sa messe du matin, a tant de peine à extraire de son gosier paralysé « ces mots qui sont comme des rochers », le *hoc est enim corpus meum* qui fonde l'eucharistie.

Latin liturgique. Mais aussi le latin de Virgile. Quand Chappaz traduit, avec Eric Genevay, les *Géorgiques*, je vois bien ce qui l'attire : non pas seulement la beauté des vers, mais aussi le fait que ce grand poème didactique est un adieu de Virgile à un vieux monde paysan qui était en train de disparaître, happé « de loin par la Rome impériale dévorante, s'éparpillant en soldats, fonctionnaires, boutiquiers ou rentiers dans l'Urbs ou à son service ». A deux mille ans de distance, chez Virgile et chez Chappaz, c'est le même rêve d'« un âge d'or des laboureurs ». Et, pourrait-on dire, le même deuil.

Virgile que vous verrez apparaître furtivement dans le *Testament* : « ma lyre était lyre de bestiaux », et dans *Tendres campagnes*, avec l'écho du fameux *Ibant obscuro sola sub nocte per umbram* de l'*Enéide* :

Les princes qui habitaient chez Virgile
allaient obscurs dans les nuits blanches.
Princes en vergers qui écoutaient les raines...

si ce n'est que chez Virgile nous sommes aux Enfers avec Enée tandis qu'ici les princes écoutent les raines dans les vergers : Chappaz les a naturalisés valaisans.

Je posais la question : entre l'ancien monde et le progrès la réconciliation est-elle possible ? Au coeur de ce débat *Le Valais au gosier de grive* (1960) et *Chant de la Grande-Dixence* (1965), inspirés à Chappaz

par son travail d'aide-géomètre sur les chantiers du barrage. Or ce qui me frappe, particulièrement dans le *Chant*, c'est que, quand Chappaz tente de réconcilier le passé et le présent, cet espoir de rattacher la modernité à une permanence et à une valeur passe précisément par la Bible et des images empruntées à l'Evangile ou au monde de l'Eglise. Les équipes qui se relayent : ils sont douze comme les disciples. Les mineurs sont des moines, la rotation des équipes comme la succession des heures canoniales. Les rivières qu'on capture, on les prie comme des saints : « Sancta Gougra, sancta Réchy, ora pro nobis ». L'énorme entreprise est une seconde Genèse, le barrage comme une nouvelle tour de Babel. Et quand le texte évoque la terrible réalité de la silicose (« trente mille agonisants depuis le début de la "conquête" »), l'Evangile n'est pas loin : « La silicose ? Trois minutes de ténèbres à trois heures de l'après-midi sous le mont Golgotha ». Je suis mal placé pour juger de l'orthodoxie de ce rapprochement entre le Vendredi de la Passion et le destin des mineurs victimes du pouillant. Mais Chappaz l'a voulu. C'est bien sous le signe de la Bible que la réconciliation pourra se faire, en enracinant le progrès dans la foi. Ce qu'il faut au monde du travail, c'est un cinquième évangile et un troisième testament.

Et sans doute le *Chant* ne se réduit-il pas à cela. Le barrage, ce « milliard de pages de ciment, l'in-folio qui contredisait le *Testament du Haut-Rhône* », a suscité chez Chappaz des sentiments partagés. Il y avait la grandeur de l'oeuvre, la découverte du monde ouvrier, la solidarité et la fraternité des chantiers. Mais il y avait aussi les rivières disparues, les bisses désormais muets, les paysans arrachés à leurs terres, sans compter ceux qui mouraient d'un accident de travail ou de mort lente. Dès lors, un oui et un non. Mais que les images bibliques que j'ai relevées rachètent, ne serait-ce que partiellement, le Valais d'aujourd'hui me paraît évident.

Et si dans *Le Valais au gosier de grive*, pendant poétique du *Chant*, la nostalgie se fait entendre davantage, avec l'horreur du culte de l'argent, des « usines de proie », et aussi l'angoisse d'une vocation devenue incertaine (pendant plusieurs années Chappaz n'a rien publié), le recueil s'achève sur l'annonce d'une plénitude et d'un chant retrouvé ; où la petite écriture, une fois de plus, se nourrit de la grande :

Réjouissez-vous,
le Jourdain coule à travers moi
et le Seigneur a renouvelé l'alliance
avec son pays préféré.

En janvier 1951 la revue *Rencontre*, qui paraissait à Lausanne et à laquelle Chappaz collaborait, lança une enquête sur l'actualité du

Christianisme. Chappaz répondit pour le Valais (« La religion de la terre »). Je relève cette phrase : « Seule une force religieuse, authentique et pratique, peut assurer un «humanisme», féconder des réformes ou une révolution ». 1951 - 1965. Le salut par l'écriture que propose le *Chant* n'est ni un rêve momentané ni une vérité d'occasion.

Si je m'arrête maintenant à l'autre extrémité du parcours que je me suis fixé, que dire ? Visiblement il n'y a plus d'espoir d'une réconciliation puisque le seul salut envisagé est une « catastrophe-renaissance », « le retour au pays natal par le désert ». Et des années plus tard, le verdict est le même. En décembre 1987, Chappaz publie dans *Coopération* un article intitulé « Je souhaite des Tchernobyls visibles » et s'en explique : « Je suis obligé de souhaiter les accidents », dès lors que la seule alternative possible est « Ou l'Auschwitz de la nature / Ou le Stalingrad de l'industrie ». Quand parut le pamphlet, le vieux randonneur que je suis, amateur de solitude et de paysages intacts, avait applaudi aux invectives légitimes de Chappaz et à ses affirmations provocantes : « Une grive vaut pour moi 10 000 chômeurs », « Je préfère une anémone à un pont sur le Rhône ». Ou encore : « Pour sauver la nature, il faut tuer l'homme ». Reprenant le texte, j'ai été frappé par autre chose : ce qu'il subsiste de grand lyrisme dans ces pages vouées à l'imprécation. La réconciliation n'est plus possible. Mais le chant de la nostalgie reste intact.

J'ai encore l'hallucination des nourritures. Les madérisations, les succulences. Les poires séchées cuites avec le salé par exemple ; des fromages à goût d'ombre (ma vallée !); des vins raclant le mélèze, fleur et résine, sentant la violette et le caillou ; une polenta traversée par l'eau et la fumée. Le bonheur des fermes refuse de mourir. Si j'aperçois le collier de cuir d'un cheval au fond d'une remise (vous savez que les enfants des locatifs ne savent plus dessiner un coq), si je tombe sur l'enclume, sorte de clou luisant dans l'ombre, prête au martèlement de la faux, tout se bouscule encore devant moi dans un rideau de brouillard bleu jusqu'au dernier taon et dernier pollen : la houle des graminées, les chars à échelles, le ciel, les hommes tannés, leurs dures chemises sans col et bien sûr les paniers d'osier cachés dans l'herbe, couverts d'un linge blanc comme une patène.

Le paysan poète est toujours là, à côté du paysan prophète. Si *Les Maquereaux* restent un livre à lire ou à redécouvrir, c'est aussi pour y entendre une fois encore ce Valais charnel pour lequel Chappaz s'est battu et dont il s'est nourri.

La remise du Grand Prix Schiller, à Sion le 4 octobre 1997, nous a valu une plaquette qui donne la *laudatio* de Philippe Jaccottet et la

réponse de Chappaz. J'y cherchais une phrase qui pourrait peut-être dire l'essentiel, et me servir de conclusion. La voici :

L'acte de foi m'a dépassé. La terre a parlé en moi
les yeux fermés.